

IULIAN TOMA

MICHEL FOUCAULT, « DITS ET ECRITS » SUR LE SURREALISME

Abstract: Through a transversal reading of Michel Foucault's corpus, this article investigates the marginal, yet meaningful role played by Surrealism in his reflections on modern writing practices. By contextualizing and comparing the various remarks made by the philosopher over several decades, it brings to light an ambivalent dialogue with André Breton and the movement he led.

Keywords: Michel Foucault, Surrealism, Experience, Literature, Language.

[J]e pense à tous ceux qui ont invoqué à l'horizon de leur langage
l'incendie prometteur de la folie, comme les surréalistes [...].

Michel Foucault, « La littérature et la folie » (Fruchaud,
Lorenzini, Revel 2019, 116)

Les écrits de Michel Foucault, ceux du début des années 1960 particulièrement, de même que certains de ses entretiens et quelques-unes de ses conférences témoignent d'un intérêt porté à la littérature, aux œuvres de la modernité essentiellement, auquel nombre d'études et d'entreprises éditoriales ont été consacrées. Des contributions à des volumes collectifs et articles comme ceux de Philippe Sabot (2003), Fabienne Brugère (2003), Frédéric Gros (2004), Roberto Nigro (2004), Judith Revel (2004), Nathalie Piégay-Gros (2004), Daniel Liotta (2010), Pierre Macherey (2011), Arianna Sforzini (2014), Laurent Jenny (2016), Simon During (2018), Javier de la Higuera Espín (2020), Philippe Jousset (2022) ou Azucena G. Blanco (2023), des essais comme ceux de Simon During (1992), Roberto Machado (1999) ou Jean-François Favreau (2012), des ouvrages collectifs comme *Michel Foucault y la literatura : teoría, vida, política* (2023) et d'éditions accompagnées d'études introductives comme *Michel Foucault. La grande étrangère* (2013) et *Michel Foucault. Folie, langage, littérature* (2019) ont amplement cerné la réflexion du philosophe sur la création littéraire.

Cet ensemble considérable de travaux portant sur les commentaires de Foucault sur la littérature, non exhaustif, explore un corpus où les noms de Sade, Hölderlin, Nerval, Brisset, Artaud, Roussel, Bataille, Klossowski, Blanchot occupent une place privilégiée. Ce corpus s'étend, chronologiquement, de 1954 à 1984 ; de l'ample « Introduction » à l'essai *Le Rêve et l'existence* de Ludwig Binswanger parsemée de références à Shakespeare,

Novalis, René Char à l'entretien sur Roussel intitulé « Archéologie d'une passion ». Ces deux extrémités sont significatives aussi d'un autre point de vue : elles évoquent, incidemment certes, le mouvement surréaliste, très peu présent en général dans les propos de Foucault sur la littérature, et presque toujours de manière accessoire. On dénombre à dire vrai moins de dix textes, discours et dialogues du philosophe où il en est question. Pourtant, on aurait tort de penser que sa lecture du surréalisme manque du développement nécessaire pour mériter de figurer sur la carte de la réception du mouvement. Les distinctions et les associations qu'il opère, souvent provocatrices ou inattendues, parfois ambiguës, confèrent à ses analyses une densité qui nécessite, pour être mieux saisies, une mise en perspective rigoureuse. Pour ce faire, il s'impose de préciser dès l'abord que le regard porté par Foucault sur le surréalisme a déjà été exploré par Georges Sebbag qui lui a consacré un des quatorze chapitres de son essai *Foucault Deleuze. Nouvelles impressions du surréalisme* (2015). Le parcours chronologique effectué par Sebbag rappelle quelques-unes des étapes de la lecture foucauldienne du surréalisme, mais s'avère tributaire de l'intention discutable de son auteur de faire du surréalisme rien de moins qu'une des sources de la pensée de Foucault. Dans son compte rendu de l'essai de Sebbag, Émilie Frémond (2015) doute à juste titre que le but de « montrer comment Foucault, par l'hommage qu'il rend au surréalisme, [...] marche [...] sur les traces du surréalisme » soit atteint. Que Foucault cite dans la première préface de son *Histoire de la folie* Bonnefoy et Char, qualifiés par Sebbag d'« ardents surréalistes » (Sebbag 2015, 209), cela ne saurait suffire pour placer son travail dans cette descendance. Si certains rapprochements opérés par Sebbag peuvent paraître forcés et que les développements sur Bataille et Blanchot occupent une place démesurée dans l'économie du chapitre, son mérite d'avoir circonscrit, ne serait-ce que partiellement, la présence du surréalisme dans l'œuvre de Foucault est incontestable. Mais pour avoir une image aussi complète que possible de cette présence il est nécessaire d'amplifier ce que les apports de Sebbag et de Penot-Lacassagne ont déjà mis en évidence.

L'« infracassable noyau de nuit »

C'est par une formule empruntée à André Breton, « l'infracassable noyau de nuit », que débute, chronologiquement parlant, le dialogue de Foucault avec le surréalisme. Citée en 1954 dans l'« Introduction » à l'essai *Le Rêve et l'existence* de Binswanger et réutilisée ultérieurement par le philosophe¹, mais jamais attribuée explicitement à son

¹ Notamment, en 1960, comme le signale G. Sebbag (2015, 245), dans une lettre envoyée à son ami Rolf Italiaander, en 1966, dans « Un nageur entre deux mots », un entretien accordé à Claude Bonnefoy pour la revue *Arts & loisirs* (le numéro 54 de la revue dirigée par André Parinaud regroupe un ensemble de

auteur, cette formule apparaît chez Breton dans la conclusion de l'« Introduction » qu'il rédige pour l'édition de 1933 des *Contes bizarres* d'Arnim. Le surréaliste y écrit : « De nos jours, le monde sexuel, en dépit des sondages entre tous mémorables que, dans l'époque moderne, y auront opérés Sade et Freud, n'a pas, que je sache, cessé d'opposer à notre volonté de pénétration de l'univers son infracassable noyau de nuit. » (Breton 1992, 359) Et Breton, en 1952, de reprendre sa propre phrase dans le fameux entretien radiophonique avec André Parinaud. C'est probablement cet entretien, vue la proximité temporelle, que Foucault a à l'esprit lorsqu'il rédige son « Introduction ». Mais il faut souligner que tandis que chez Breton le mystère que désigne « l'infracassable noyau de nuit » caractérise strictement le comportement érotique, chez Foucault il est extrapolé et s'applique « au rêve, à la sexualité et à la mort » (Sebbag 2015, 247). À cet enchaînement on devrait ajouter l'imagination, liée à l'onirique « comme à son origine et à sa vérité » (Foucault 1994i, 118), résistant donc, lorsqu'elle s'exerce librement, de même que le rêve qui la nourrit, à la quête rationaliste d'intelligibilité. S'appropriant de manière désinvolte l'expression de Breton, s'interdisant par ailleurs de citer le nom de son auteur, Foucault, alors même qu'il reconnaît la force évocatrice de cette image qui nomme le caractère insondable de certaines de nos *expériences*, semble veiller – quelle autre hypothèse serait plus judicieuse ? – à ce que sa pensée demeure inassimilable à l'héritage surréaliste.

Lire Roussel

Un autre moment constitutif du dialogue de Foucault avec le surréalisme est marqué par la critique qu'il adresse à la lecture proposée par Breton de l'écriture si particulière de Raymond Roussel. Dans « Fronton-virage », un texte rédigé en guise d'introduction à l'essai *Une étude sur Raymond Roussel* (1953) de Jean Ferry, texte paru d'abord, en 1948, dans le numéro 5 de la revue *Les Cahiers de la Pléiade*, Breton, sans prétendre « formuler une hypothèse objectivement recevable » (Breton 1999, 850), avance la thèse, « pour aventureuse qu'elle puisse passer » (*ibid.*, 851), que le secret de l'œuvre de Roussel repose sur le symbolisme alchimique. Dans ce texte où les références à Fulcanelli abondent, Breton se demande s'il n'est pas « tentant d'admettre que Roussel obéit, en qualité d'*adepte*, à un mot d'ordre imprescriptible, ou bien qu'il transpose ce mot d'ordre d'un domaine à un autre comme Rimbaud en avait esquissé le geste dans "Alchimie du verbe" [...] » (*ibid.*). Peu convaincu par la conclusion de Breton – « On voudrait bien : les choses en seraient étrangement simplifiées [...] » (Foucault 1994h, 209), écrit-il avec malice – Foucault propose une lecture bien différente de l'œuvre de Roussel,

textes rendant hommage à Breton), et, en 1963, dans « Préface à la transgression », texte publié dans *Critique* dont le numéro 195-196 accueille des contributions rendant hommage à Bataille.

façonnée par l'avènement de l'écriture fluide et irréductible apportée par le Nouveau roman :

L'énigme de Roussel, c'est que chaque élément de son langage soit pris dans une série non dénombrable de configurations éventuelles. Secret beaucoup plus manifeste, mais beaucoup plus difficile que celui suggéré par Breton : il ne réside pas dans une ruse du sens ou dans le jeu des dévoilements, mais dans [...] la certitude que plusieurs constructions peuvent articuler le même texte, autorisant des systèmes de lecture incompatibles mais tous possibles [...]. (*ibid.*, 211)

« On comprend bien », poursuit-il sa critique, « pourquoi Breton et d'autres après lui ont perçu dans l'œuvre de Roussel comme une obsession du caché, de l'invisible, du reculé. » (Foucault 1963, 155-156) En réalité, cette œuvre ne connaîtrait pas la séparation surface/profondeur ou visible/invisible, son sens, qui ne réverbérerait pas au-delà du langage lui-même, s'avérant incompatible avec une lecture de type décryptage. Elle ne révélerait rien d'autre que les virtualités du langage, l'horizon infini du signe linguistique.

Foucault, qui ne rate pas une occasion pour contraster sa propre lecture de Roussel et celle pratiquée par Breton, distingue ainsi entre deux moments qui structurent la réception des écrits de Roussel. Sur la 4^e de couverture de son *Raymond Roussel*, par exemple, on peut lire :

À la lumière du nouveau roman, l'ombre de Raymond Roussel n'a cessé de grandir. [...] Cet homme absolument secret [...] a couvert d'un langage tendu, mat et inlassablement méticuleux, un espace où notre littérature n'a pas fini de se déployer.
[...] Breton, et d'autres, ont pensé que Roussel était un initié. [...] Mais peut-être le seul métal qu'il forgeait était-il le langage lui-même. (1963)

L'idée que le Nouveau roman a contribué à la redécouverte de Roussel est réitérée un an plus tard dans le contexte de la réédition de son œuvre par Jean-Jacques Pauvert :

Il a fallu les *Biffures* de Leiris, il a fallu Robbe-Grillet et Butor pour que nous devienne perceptible l'insistance de cette voix qui avait paru aux surréalistes déjà si étrange et si proche. Mais elle nous revient, à nous, bien différente de ce qu'elle était pour Breton quand il composait l'*Anthologie de l'humour noir*. (Foucault 1994d, 421)

Enfin, vingt ans après la parution de l'essai de Foucault, la thèse de la double réception de Roussel refait surface dans ses commentaires :

Il [Roussel] n'a trouvé effectivement d'échos que dans deux contextes, celui du surréalisme avec le problème, disons, du langage automatique ; et puis, vers les années cinquante-soixante, à une époque où le problème du rapport entre littérature et structure linguistique n'était pas seulement un problème théorique, mais aussi un horizon littéraire. (Foucault 1994a, 601)

À ce moment-là, une fois de plus, Foucault montre du doigt le surréalisme en arguant qu'il n'a pas su saisir l'enjeu fondamental de l'écriture de Roussel : « Les surréalistes ont vu dans son œuvre une sorte de Douanier Rousseau, une sorte de naïf de la littérature, alors ils s'en amusaient. » (*ibid.*, 605)

Mais la démarcation qu'établit Foucault entre les deux perceptions de l'œuvre de Roussel n'a pas toujours été aussi nette ; « La folie dans l'œuvre de Raymond Roussel », un texte inédit publié dans *Michel Foucault. Folie, langage, littérature* et datant, selon Judith Revel qui en rédige l'introduction, de la seconde moitié des années 1960, suggère une continuité entre les deux contextes ayant contribué à la visibilité de cette œuvre. Se référant à l'idée moderne que « la littérature ne se fait ni avec des idées, ni avec des sentiments, ni avec des impressions, mais avec du langage, et des lois qui sont internes à ce langage », qu'elle est « une certaine manière d'être du langage par rapport à lui-même et aux choses », Foucault rappelle que « tout ceci s'est trouvé, et fut trouvé réellement dans l'œuvre de Roussel par les surréalistes, par Michel Leiris, par Butor et Robbe-Grillet » et que l'auteur des *Impressions d'Afrique* « invente [...] ce qui constitue l'essentiel de la littérature moderne, au point que successivement Breton, Leiris, Robbe-Grillet, Butor, le découvrent comme le “découvreur” de ce qu'ils sont » (Fruchaud, Lorenzini, Revel 2019, 118-119). Certes, Foucault ne manque pas de souligner, là aussi, au sujet de la réception de cette œuvre, que « Breton et les surréalistes l'ont crue ésotérique, et animée d'un sens mystique », mais le ton y semble plus conciliant. Il y a lieu de penser de ce fait que le philosophe a écrit ce texte après la mort de Breton, cette circonstance ayant pu atténuer l'intensité de son propos. Mais quel que soit le motif de cette attitude apparemment moins intransigente vis-à-vis de Breton, n'est-on pas en droit de la considérer plus conforme à ce qui exprime, non pas « Fronton-virage », texte conçu dans un contexte bien particulier, à une époque où le surréalisme tâche de se réinventer en se rapprochant des traditions ésotériques, mais l'*Anthologie de l'humour noir* dont l'auteur met en avant le *procédé* de Roussel, son exploration du versant formel du langage. S'il croit déceler dans sa parole un fonctionnement automatique, il y salue en même temps la présence du « rationnel [qui] limite et tempère constamment l'irrationnel », de « l'homme conscient extrêmement laborieux [...] aux prises avec l'homme inconscient extrêmement impérieux » (Breton 1966, 291). L'image que les surréalistes avaient de Roussel est aussi celle-ci.

Le surréalisme à l'aune de Tel Quel

L'année 1963 n'est pas seulement celle qui voit la parution, au mois de mai, du *Raymond Roussel* de Foucault, mais aussi, trois mois plus tard, celle de sa participation au colloque « Une littérature nouvelle ? » organisé à Cerisy-la-Salle par le groupe Tel Quel. Pour lancer le « Débat sur le roman », qu'il dirige lui-même, il confronte les expériences

littéraires de *Tel Quel* et du surréalisme sous l'angle de leur rapport à certains vécus singuliers et au langage. À partir du constat que les deux mouvements accordent une attention particulière à des états et phénomènes comme « le rêve », « la folie », « la déraison », « la répétition », « le double », « la déroute du temps », « le retour », il s'interroge sur ce qui, en dépit de cette « sorte d'isomorphisme » dont il se dit « frappé », distingue les usages littéraires qu'ils en font (1994e, 338).

La première démarcation qu'il opère concerne le type d'expérience dans lequel sont transformées les manifestations énumérées ; expérience psychologique pour le surréalisme, réflexive, pour *Tel Quel* :

Il me semble [...] que les surréalistes avaient placé ces expériences dans un espace qu'on pourrait appeler psychologique [...] ; en faisant ces expériences, ils découvraient cet arrière-monde, cet au-delà ou en-deçà du monde et qui était pour eux le fond de toute raison. Ils y reconnaissaient une sorte d'inconscient, collectif ou non. Je crois que ce n'est absolument pas ce que l'on trouve [...] dans le groupe *Tel quel* ; [...] il ne les place pas dans l'espace de la psyché, mais dans celui de la pensée [...]. Pourquoi est-ce que Bataille a été pour l'équipe de *Tel quel* quelqu'un de si important, sinon parce que Bataille a fait émerger des dimensions psychologiques du surréalisme quelque chose qu'il a appelé « limite », « transgression », « rire », « folie », pour en faire des expériences de pensée ? (*ibid.*, 338-339)

À la différence de *Tel Quel* et de Bataille, le surréalisme n'aurait pas su dissoudre le songe, la folie et l'imagination dans une écriture qui les rende équivoques, incompatibles avec les catégories dont on se sert habituellement pour les cerner.

En outre, les surréalistes, et ce commentaire rejoint la critique adressée par Foucault à leur lecture de Roussel, auraient vu dans le langage un simple outil d'exploration de la psyché ou de représentation de cette recherche. Pour eux, « le langage n'était au fond qu'un instrument d'accès ou encore qu'une surface de réflexion pour leurs expériences », non pas, comme chez un Sollers par exemple, évoqué par Foucault dans son discours, « l'espace épais dans lequel et à l'intérieur duquel se font ces expériences », c'est-à-dire la matière première même de la littérature (*ibid.*, 339).

Ces propos préliminaires de Foucault invitant les participants au débat à situer la pensée littéraire de *Tel Quel* par rapport au surréalisme n'ont pas atteint leur cible ; complètement absent du long dialogue qui a suivi, le surréalisme ne semble pas, lors de cette rencontre, pouvoir jouer un rôle dans la réflexion sur la « nouvelle littérature ». Foucault en aurait-il mal plaidé la cause ? C'est ce que pense Sebbag qui, persuadé que la lecture foucauldienne du surréalisme a été façonnée par les considérations de Blanchot à l'endroit de l'écriture automatique, estime que « [c]e jour-là, Foucault oublie la leçon » (Sebbag 2015, 249) de l'auteur de *L'Espace littéraire*. Cette « leçon », Sebbag la condense dans quelques citations tirées de « Continuez autant qu'il vous plaira », essai paru en février 1953 dans *La Nouvelle N.R.F.*, peu de temps après la parution du recueil des entretiens radiophoniques de Breton et de Parinaud. Le titre de l'essai renvoie de

toute évidence aux fameuses recommandations formulées par Breton dans le *Manifeste du surréalisme* : « Continuez autant qu'il vous plaira. Fiez-vous à la source inépuisable du murmure. » (Breton 2002, 41-42) Mis en avant par Blanchot, ce « murmure » de la parole en train d'émerger serait identique, selon Sebbag, à celui qui traverse les écrits de Foucault et que celui-ci « associe automatiquement au langage, à l'écriture ou à la littérature ». La preuve ? Un « florilège » de citations ayant pour dénominateur commun la métaphore du « murmure » (Sebbag 2015, 250). Héritage surréaliste, vraiment ? Voilà qui peut paraître moins certain que ne le voudrait Sebbag.

Toujours en 1963, Foucault publie dans *Critique* « Distance, aspect, origine », un texte dans lequel il confronte à nouveau, incidemment, les manières dont le surréalisme et *Tel Quel* envisagent et pratiquent l'écriture du rêve et de la folie. « Le regard attentif que *Tel quel* porte sur Breton n'est pas rétrospection » (Foucault 1994g, 279), considère-t-il, en soulignant ainsi la parenté qu'il perçoit sous cet aspect entre les deux avant-gardes. Et de montrer aussitôt ce qui à son avis les sépare :

Et pourtant, le surréalisme avait engagé ces expériences dans la recherche d'une réalité qui les rendait possibles et leur donnait au-dessus de tout langage [...] un pouvoir impérieux. Mais si ces expériences, au contraire, pouvaient être maintenues là où elles sont, en leur superficie sans profondeur [...] ? Si le rêve, la folie, la nuit ne marquaient l'emplacement d'aucun seuil solennel, mais traçaient et effaçaient sans cesse les limites [...] ? (*ibid.*, 279-280)

Se servant du langage comme d'un moyen pour tâcher de repousser les frontières de l'intelligible, en idéalisant, qui plus est, l'inconscient, le surréalisme méconnaîtrait le véritable pouvoir du langage : s'affirmer comme réalité souveraine et pure horizontalité où rêve et veille, folie et raison, réel et imaginaire cohabitent. Cette ligne de démarcation tracée par Foucault, quoique très nette, ne traduirait pas, à en croire le fidèle défenseur du surréalisme qu'est Sebbag, le fond de sa pensée : « En réalité, Foucault sent bien que ce programme de recherches n'est pas nouveau, car il n'y a aucune solennité à franchir le seuil du rêve ni chez Jarry ni chez Breton. » (Sebbag 2015, 253) Pourtant les mots ne mentent pas, et jusqu'à preuve du contraire on est contraint de s'en tenir à ce qu'ils disent.

Le virage de 1966

Quelques jours après la mort de Breton, le magazine *Arts Loisirs* dirigé par A. Parinaud rend hommage au grand disparu. À cette occasion, dans un entretien accordé à Claude Bonnefoy, Foucault évoque, élogieusement, le leader surréaliste. L'image qu'il donne de lui est éclatante, mais le caractère apologétique de ses considérations n'est-il pas attribuable, du moins en partie, aux codes régissant les discours prononcés d'habitude dans ce type de circonstances ? Ce n'est pas de cet avis qu'est Sebbag qui

trouve, au contraire, que Foucault, à ce moment-là, « n'a plus rien à cacher » et qu'il « assume tout l'héritage surréaliste portant sur le langage, le savoir et l'expérience » (*ibid.*, 260). On ne souscrira pas à cette conclusion hasardeuse. On ne niera pas non plus, par ailleurs, que les propos de Foucault, fussent-ils marqués par l'émotion de la disparition de Breton, livrent une analyse plus nuancée et plus minutieuse de ce que la modernité doit au surréaliste.

Deux choses retiennent l'attention dans cet entretien, toutes les deux étonnantes au vu des commentaires antérieurs de Foucault.

D'abord, Breton y est présenté comme le véritable fondateur de cette catégorie que Foucault appelle *l'expérience*² :

[C]e qu'on lui doit vraiment en propre, c'est la découverte d'un espace qui n'est pas celui de la philosophie, ni celui de la littérature, ni celui de l'art, mais qui serait celui de l'expérience. Nous sommes aujourd'hui à un âge où l'expérience [...] se développe avec une richesse inouïe à la fois dans une unité et une dispersion qui effacent les frontières des provinces autrefois établies.

Tout le réseau qui parcourt les œuvres de Breton, de Bataille, de Leiris, de Blanchot, qui parcourt les domaines de l'ethnologie, de l'histoire de l'art, de l'histoire des religions, de la linguistique, de la psychanalyse, efface à coup sûr les vieilles rubriques dans lesquelles notre culture se classait elle-même et fait sous nos yeux apparaître des parentés, des voisinages, des relations imprévues. Il est très probable que c'est à la personne et à l'œuvre d'André Breton qu'on doit [...] cette nouvelle unité de notre culture. (1994c, 556-557)

C'est à cette culture de l'âge de l'expérience que Foucault rattache d'ailleurs son propre travail : « Je suis un expérimentateur en ce sens que j'écris pour me changer moi-même et ne plus penser la même chose qu'auparavant. » (1994b, 42) L'expérience coïnciderait avec une activité réflexive qui ferait advenir du sens en fracassant les cadres de pensée conventionnels, en contrecarrant la compartimentation trop stricte ou

² La posture de Foucault en tant que lecteur d'œuvres littéraires n'est bien sûr pas celle d'un critique littéraire. Son interrogation porte sur le statut de la littérature en tant que discours distinct de tous les autres, et plus particulièrement sur les conditions dans lesquelles un texte donné est reconnu par l'institution littéraire comme relevant de ce champ. De ce fait, les créations auxquelles il s'intéresse sont celles qui viennent ébranler le statut même de la littérature, à commencer par le concept traditionnel de sujet, instance fondatrice, rationnelle et souveraine dont émaneraient toutes les significations de l'œuvre. Ainsi, les formes d'écriture sur lesquelles il porte son regard sont celles qui mettent en scène un sujet échappant à toute tentative de catégorisation, de récupération, de normalisation. Les œuvres d'un Artaud ou d'un Roussel, par exemple, se donnent à lire en tant qu'expériences, c'est-à-dire comme « quelque chose dont on sort soi-même transformé » (Foucault 1994b, 42). L'expérience consiste, dans l'acception de Foucault, à être confronté à la limite, à ce qui est de l'ordre de l'impensable, de l'impossible, à « parvenir à un certain point de la vie qui soit le plus près possible de l'invivable », à « arracher le sujet à lui-même », à « faire en sorte qu'il ne soit plus lui-même ». « C'est une entreprise de dé-subjectivation. » (*ibid.*, 43) Cette expérience transformatrice, comme l'explique Judith Revel dans son *Vocabulaire de Foucault*, est celle où le sujet « affronte en réalité la folie, la mort, la nuit ou la sexualité » (Revel 2002, 32).

arbitraire des champs de savoir. L'expérimentateur serait celui qui parviendrait à élargir l'intelligibilité de la réalité humaine en découvrant non pas ce dont il a fait l'hypothèse, ce qu'il a prévu de découvrir, mais en libérant des formes de savoir insoupçonnées, en faisant émerger des connaissances qu'il n'avait pas anticipées. Sans être attaché exclusivement à un objet et à une méthode, en laissant la porte ouverte au nouveau, l'expérimentateur rendrait possible un savoir qui serait de l'ordre d'une sorte de révélation. Entre son travail qui fait apparaître des « parentés », des « voisinages » et des « relations imprévues » et les rapprochements opérés par le surréalisme, il n'y aurait pas, suggère Foucault, de différence de nature.

Notamment, ce par quoi Breton a contribué à l'avènement de l'expérience, c'est la suppression des frontières entre la littérature et savoir :

Ce qui me paraît le plus important, c'est que Breton a fait communiquer, pleinement, ces deux figures longtemps étrangères : écrire et savoir ; la littérature française, jusqu'à lui, pouvait bien être toute tramée d'observations, d'analyses, d'idées ; elle n'était jamais – sauf chez Diderot – une littérature du savoir. [...] Breton accueill[e] le savoir dans l'expression (avec la psychanalyse, l'ethnologie, l'histoire de l'art, etc.)

[...] Pour Breton, l'écriture devenue savoir (et le savoir devenu écriture) est [...] un moyen de pousser l'homme hors de ses limites, de l'acculer à l'infranchissable, de le mettre au plus près de ce qui est le plus loin de lui. De là l'intérêt qu'il portait à l'inconscient, à la folie, au rêve. (*ibid.*, 554-555)

La volonté d'élargir le domaine de l'intelligible se manifesterait dans le surréalisme non pas tout simplement par le fait d'emprunter à certaines disciplines des postulats et des pratiques, mais par le fait d'avoir repensé le statut même de l'écriture devenue vecteur de savoir. Sans se contenter de rester extérieur à l'idée, le langage, doté de pouvoirs nouveaux, crée le savoir, contribue à son émergence ; la littérature qui fait œuvre de connaissance tient le langage pour l'instrument même qui illumine l'inconnu. Loin de tout intellectualisme, cette littérature-savoir définie par Foucault, où le verbe joue un rôle actif dans l'acte réflexif, cette littérature-transgression où le sujet se départit de ses réflexes pour faire advenir du sens, s'est propagée avec une force particulière à son époque :

J'ai l'impression que cette belle abolition du partage entre savoir et écriture a été très importante pour l'expression contemporaine. Nous sommes précisément en un temps où l'écrire et le savoir sont profondément enchevêtrés comme en témoignent les œuvres de Leiris, de Klossowski, de Butor, de Faye. (*ibid.*, 555)

De même que Nietzsche, Breton appartiendrait à la famille de fondateurs qui « creusent et évident », qui font « croître le désert ». Distincts en cela des fondateurs qui, comme Husserl et Picasso, « édifient et posent la première pierre », ils bousculent les modes de pensée établis et redéfinissent les règles du jeu. « Certes, ajoute Foucault, l'institution surréaliste a masqué ces grands gestes muets qui ouvraient devant eux

l'espace », mais il est certain, fait-il remarquer à son interlocuteur, que « nous sommes actuellement dans le creux laissé derrière lui par Breton. » (*ibid.*, 554) Toujours en 1966, dans *Les Mots et les choses*, qui paraît en avril, Foucault reconnaît déjà au surréalisme d'avoir produit, quoique « sous une forme encore bien travestie », les premières formes de littérature-expérience, de cette écriture qui, dans le sillage de Kafka, chez Bataille et Blanchot notamment, allait cristalliser, « de plus en plus purement », « l'expérience de la mort », « de la pensée impensable », « de la répétition », « de la finitude » (Foucault 1966, 395).

Le second commentaire surprenant livré par Foucault au cours de l'entretien avec C. Bonnefoy concerne le statut dont jouit l'écriture chez les surréalistes. Pour la première fois, ne la reléguant plus au rang d'instrument de prospection de la psyché, de porte d'accès à la surréalité ou de miroir reflétant ces explorations, il la place au cœur de leurs préoccupations : « Elle s'impose en dehors de tout ce qui peut se dire à travers elle » (Foucault 1994c, 556). C'est ainsi que Breton découvre « toute la dynastie de l'imagination que la littérature française avait chassée : l'imagination, c'est moins ce qui naît dans le cœur obscur de l'homme que ce qui surgit dans l'épaisseur lumineuse du discours » (*ibid.*). Le chemin menant quelque part auquel Foucault semblait associer l'écriture surréaliste devient ce lieu où le mot affirme sa souveraineté créatrice.

Ainsi, c'est dans son devenir et ses inflexions que le regard porté par Foucault sur le surréalisme est à comprendre. Les commentaires qui jalonnent le parcours attestant de son intérêt pour Breton, le surréaliste à l'endroit duquel il s'exprime presque exclusivement, sont à mettre en perspective et à confronter si l'on veut les situer rigoureusement dans l'espace de sa réflexion sur les écritures de la modernité. Peut-être que la véritable pensée de Foucault sur le surréalisme ne se trouve ni dans son rejet sans appel de la lecture bretonienne de Roussel, du démolissement de laquelle dépend la force de sa propre interprétation, ni dans l'hommage qu'il rend à Breton le lendemain de sa disparition, mais dans leur atténuation réciproque.

BIBLIOGRAPHIE

- ARTIÈRES, Ph., BERT, J.-F., POTTE-BONNEVILLE, M., REVEL, J. (dir.) 2013. *Michel Foucault. La grande étrangère*. Paris : Éditions EHESS.
- BLANCO, A. G. 2023. « Foucault on Raymond Roussel: The Extralinguistic outside of Literature ». *Theory, Culture & Society* 40/1-2. <doi.org/10.1177/026327642095045>.
- 2023. *Michel Foucault y la literatura : teoría, vida, política*. Berlin et Boston : De Gruyter.
- BRETTON, A. 2002. *Manifestes du surréalisme*. Paris : Gallimard.
- 1999 [1948]. « Fronton-virage ». In *Œuvres complètes*, t. III. Édition établie par Marguerite Bonnet, 840-861. Paris : Gallimard.
- 1992 [1933]. « Introduction » aux *Contes bizarres* d'Arnim. In *Œuvres complètes*, t. II. Édition établie par Marguerite Bonnet, 341-360. Paris : Gallimard.
- 1966 [1940]. *Anthologie de l'humour noir*. Paris : Jean-Jacques Pauvert.
- BRUGÈRE, F. 2003. « Foucault et Baudelaire. L'enjeu de la modernité ». In Pierre-François Moreau (dir.). *Lectures de Michel Foucault*, 79-91. Lyon : ENS Éditions.
- DURING, S. 2018. « Foucault and Literary Theory ». In Lisa Downing (dir.). *After Foucault*, 79-92. Cambridge University Press.
- DURING, S. 1992. *Foucault and Literature. Towards a Genealogy of Writing*. Londres et New York : Routledge.
- Favreau, J.-F. 2012. *Vertiges de l'écriture. Michel Foucault et la littérature (1954-1970)*. Lyon : ENS Éditions.
- FOUCAULT, M. 1994a [1983]. « Archéologie d'une passion ». In *Dits et écrits*, t. IV. Édition établie par Daniel Defert et François Ewald, 65-119. Paris : Gallimard.
- 1994b [1978]. « Entretien avec Michel Foucault ». In *Dits et écrits*, t. IV. Édition établie par Daniel Defert et François Ewald, 41-95. Paris : Gallimard.
- 1994c [1966]. « Un nageur entre deux mots ». Entretien avec Claude Bonnefoy. In *Dits et écrits*, t. I. Édition établie par Daniel Defert et François Ewald, 554-557. Paris : Gallimard.
- 1994d [1964]. « Pourquoi réédite-t-on l'œuvre de Raymond Roussel ? Un précurseur de notre littérature moderne ». In *Dits et écrits*, t. I. Édition établie par Daniel Defert et François Ewald, 421-424. Paris : Gallimard.
- 1994e [1964]. « Débat sur le roman ». In *Dits et écrits*, t. I. Édition établie par Daniel Defert et François Ewald, 338-390. Paris : Gallimard.
- 1994f [1963]. « Préface à la transgression ». In *Dits et écrits*, t. I. Édition établie par Daniel Defert et François Ewald, 233-250. Paris : Gallimard.
- 1994g [1963]. « Distance, aspect, origine ». In *Dits et écrits*, t. I. Édition établie par Daniel Defert et François Ewald, 272-285. Paris : Gallimard.
- 1994h [1962]. « Dire et voir chez Raymond Roussel ». In *Dits et écrits*, t. I. Édition établie par Daniel Defert et François Ewald, 205-215. Paris : Gallimard.
- 1994i [1954]. « Introduction » à *Le Rêve et l'Existence* de Ludwig Binswanger. In *Dits et écrits*, t. I. Édition établie par Daniel Defert et François Ewald, 599-608. Paris : Gallimard.
- 1966. *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard.
- 1963. *Raymond Roussel*. Paris : Gallimard.
- FRÉMOND É. 2015. « Les inconnu(e)s du surréalisme ». In *Mélusine*: <<https://www.melusine-surrealisme.fr/wp/les-inconnues-du-surrealisme>> [Last Visited 09/12/2025].
- FRUCHAUD, H.-P., LORENZINI, D., REVEL, J. 2019. *Michel Foucault. Folie, langage, littérature*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.

- GROS, F. 2004. « De Borges à Magritte ». In Philippe Artières (dir.). *Michel Foucault, la littérature et les arts*, 15-22. Paris : Kimé.
- HIGUERA-ESPÍN (DE LA), J. 2020. « Ontologie de la littérature et subjectivité chez Foucault ». *Çédille. Revista de estudios franceses* 17 : 227-241.
- JENNY, L. 2016. « Foucault et la littérature. Une passante ». *Critique* 835 : 982-992.
- JOUSSET, Ph. 2022. « Michel Foucault et la littérature. D'un romantisme "apocalyptique" au Sujet complexe ». *Poétique* 191 : 3-16.
- LIOTTA, D. 2010. « Une nouvelle positivité Michel Foucault : de la littérature au militantisme ». *Archives de philosophie* 73/3 : 485-509.
- MACHEREY, P. 2011. « Avec Foucault et Roussel ». *Cahier de l'Herne* 95 : 177-180.
- Machado, R. 1999. *Foucault, a filosofia e a literatura*. Rio de Janeiro : Zahar.
- NIGRO, R. 2004. « Foucault, lecteur et critique de Bataille et Blanchot ». In Philippe Artières (dir.). *Michel Foucault, la littérature et les arts*, 23-45. Paris : Kimé.
- PIÉGAY-GROS, N. 2004. « La critique littéraire et la pensée de Foucault ». In Philippe Artières (dir.). *Michel Foucault, la littérature et les arts*, 87-107. Paris : Kimé.
- REVEL, J. 2004. « La naissance littéraire du biopolitique ». In Philippe Artières (dir.). *Michel Foucault, la littérature et les arts*, 47-69. Paris : Kimé.
- 2002. *Le Vocabulaire de Foucault*. Paris : Ellipses.
- SABOT, Ph. 2003. « La littérature aux confins du savoir : sur quelques "dits et écrits" de Michel Foucault ». In Pierre-François Moreau (dir.). *Lectures de Michel Foucault*, 17-33. Lyon : ENS Éditions.
- SEBBAG, G. 2015. *Foucault Deleuze. Nouvelles impressions du surréalisme*. Paris : Hermann.
- SFORZINI, A. 2014. « Michel Foucault entre histoire et fiction ». In Marie Panter *et alii* (dir.). *Imagination et histoire : enjeux contemporains*. PU de Rennes. < doi.org/10.4000/books.pur.49586 >.